



LES ARTS TAOÏSTES, DE LA CHINE À L'EUROPE CENTRE MING SHAN, BULLETIN **EN ROUTE**

FICHE POUR L'ENSEIGNANT·E·X

REMARQUE

Cette fiche destinée à l'enseignant·e·x est un complément au set pédagogique. Elle vise à apporter des informations supplémentaires au sujet de certains thèmes et contenus proposés ainsi que des précisions sur le déroulement de certaines activités. Les numéros indiqués se réfèrent toujours aux étapes correspondantes du set pédagogique.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Service de lutte contre le racisme SLR

IMPRESSUM

Éditeur : IRAS COTIS

Année : Mars 2023, actualisé en octobre 2025

Autrice : Leslie Marchand

Expertise : Jean-Nicolas Revaz (HEP-VS)

Graphisme : Dana Pedemonte, Éditions AGORA

AMORCER LE SUJET

LA BOÎTE À OUTILS

1 QUESTIONS DIRECTRICES POUR LE SEC. I

Une fois que les élèves ont deviné le thème de la séquence, l'enseignant·e interroge les élèves :

- C'est quoi le taoïsme ? En avez-vous déjà entendu parler ?
- À quoi l'associez-vous ?
- À votre avis, depuis quand ça existe ?
- D'où est-ce que ça vient ?

1 QUESTIONS DIRECTRICES POUR LE SEC. II

En entrant dans la classe, les étudiant·e·x découvrent le symbole du taijitu (yin yang) dessiné ou affiché au tableau.

L'enseignant·e interroge les étudiant·e·x :

- Connaissez-vous ce symbole ? Comment s'appelle-t-il ?
- Où l'avez-vous déjà vu ? À quoi l'associez-vous ?
- D'où est-ce que ça vient ?
- À quelle tradition religieuse pouvez-vous le rattacher ? (*Le taoïsme*)
- C'est quoi le taoïsme ? En avez-vous déjà entendu parler ?
- À votre avis, depuis quand ça existe ?
- Connaissez-vous une croyance ou une pratique taoïste ? Laquelle ?

2 INTRODUCTION AU TAOÏSME (SEC. I)

Le taoïsme fait partie des 3 enseignements de la Chine, avec le confucianisme et le bouddhisme¹.

Il est pratiquement impossible d'attribuer une date d'émergence au taoïsme, au contraire du bouddhisme et du confucianisme qui sont, eux, centrés sur des grandes figures fondatrices (*demander lesquelles*).

¹ Remarque : le christianisme (catholicisme et protestantisme) et l'islam sont également présents en Chine, dans des proportions très minoritaires.

Cependant, on a tendance à parler de taoïsme à partir de **Lao Tseu**, qui aurait vécu entre le VI^e et le V^e siècle avant notre ère. Ces datations sont peu sûres : selon certain·e·x spécialistes, il semblerait que l'existence même de Lao Tseu soit une légende. Il existe néanmoins de nombreuses traces de sa pensée et de son enseignement dans divers textes.

Si Lao Tseu est considéré comme une référence, c'est notamment parce qu'il est le premier maître taoïste à avoir diffusé un écrit, le *Daode Jing* (parfois écrit *Tao te king*). Ce livre fait partie du canon taoïste, un ensemble de textes que tout adepte se doit d'étudier.

Demander aux élèves d'observer l'illustration et de la décrire :

- De quoi s'agit-il ? (*Dessin à l'encre sur papier, portrait de Lao Tseu*)
- Comment Lao Tseu est-il représenté ? Qu'est-ce que cela nous apprend sur la manière dont il est perçu ? (*Vieillard, grand front, rouleau ouvert sur ses genoux -> symboles de sagesse*)
- Avez-vous déjà vu le symbole derrière Lao Tseu ? De quoi s'agit-il ? (*yin yang/taijitu*)

2 RÉFLEXIONS SUR LE DAODE JING (SEC. II)

Pour aller plus loin, il est possible d'aborder ici le « texte fondateur », le *Daode Jing* :

Ce livre s'intitulait à la base *Lao Zi* (=Lao Tseu). En Chine ancienne, on donnait comme titres aux livres le nom de leur auteur, réel ou supposé. Les titres explicites, qui permettent de saisir l'intention de l'auteur·ice·x et le sujet de l'ouvrage, n'arrivent que bien plus tardivement.

Ce livre sera plus tard rebaptisé *Daode Jing*, ce qu'on peut traduire comme « Le livre de la voie et de la vertu ».

Il est difficile de retracer l'histoire de ce texte, car on ne sait pas vraiment quand elle commence. Il est possible que ce que dit Lao Tseu dans son ouvrage soit issu d'autres textes qui n'aient pas été retrouvés. On a aussi pensé que certains éléments étaient issus d'une tradition orale. Cependant, au vu de la complexité du propos, il semblerait peu probable que cela soit tiré d'un enseignement purement oral.

La seule chose certaine, c'est que les plus anciennes traces de ces textes découverts par des archéologues datent de la fin du IV^e siècle avant notre ère. Le déchiffrement de l'écriture et la traduction du texte a pris beaucoup de temps, et les chercheurs hésitent encore aujourd'hui sur le sens à donner. Aussi, on sait que seuls 31 des 81 chapitres ont été retrouvés, et il n'y en a que 16 qui sont complets. On a retrouvé d'autres versions de ce texte qui semblent être plus tardives. C'est en comparant les différences et les similitudes des différentes versions qu'on parvient à dégager une interprétation plus ou moins fiable. Pour cela, on prend en compte les contextes dans lesquels les différents textes ont été produits, « pour qui ? dans quel but ? qui paie ? » etc. C'est un véritable travail de détective !

Ces éléments montrent comment cette pensée est restée incertaine pendant de nombreuses années. Aussi, il est important de comprendre qu'il existe plusieurs manières de lire et d'interpréter le *Daode Jing* et qu'il existe donc plusieurs manières d'être taoïste. Les interprétations sont tributaires d'une histoire culturelle et sociale : cela veut dire qu'une personne vivant au II^e siècle en Chine ne comprendra pas ce livre de la même manière que quelqu'un vivant en 2025 dans le même pays. Les interprétations ne sont pas les mêmes en Europe ou en Chine actuelle. Elles peuvent même varier en Chine d'une ville à l'autre ou en Europe d'un pays à l'autre. C'est pour cette raison qu'on considère qu'il existe plusieurs taoïsmes.

4 PRÉSENTATION DE LA BOÎTE À OUTILS

L'enseignant·e·x introduit le concept de « boîte à outils » :

« Lorsque vous devez répondre à une question comme celle que nous venons de discuter, vous avez besoin d'une "boîte à outils". Cette boîte à outils sera également très utile lorsque vous irez visiter le centre Ming Shan, car elle va vous aider à savoir comment réagir face à des visions du monde différentes des vôtres. Les outils qui vont vous être présentés maintenant vous seront utiles toute votre vie, dans de nombreuses de situations. »

L'enseignant·e·x désigne une personne de

confiance qui sera d'accord de porter la boîte à outils et de la prendre avec le jour de la visite au centre Ming Shan.

La « boîte à outils » consiste en une boîte à couvercle contenant six petites cartes (à découper et à plastifier, voir pages d'après) avec le nom des outils suivants, qui sont présentés un à un en plénum :

1. **Esprit critique** : C'est une attitude intellectuelle qui vise à ne pas accepter d'emblée pour vérité des informations sans les examiner attentivement. C'est aussi une manière de prendre de la distance par rapport aux informations données afin de mieux y réfléchir.
2. **Non-jugement** (*Agnosticisme méthodologique*) : Cela consiste à essayer de comprendre ce qu'il se passe pour les gens qu'on observe et à tenter d'expliquer les mécanismes qui sont à l'œuvre. Notre rôle n'est ni de chercher à expliquer si c'est vrai ou faux, ni si ça marche ou pas. On est là plutôt pour comprendre pourquoi ils pensent comme ça et pourquoi ils font telle ou telle chose. Cela permet ainsi de penser les questions (notamment religieuses) avec une certaine distance qui permet l'esprit critique.
3. **Ethnocentrisme** : C'est une tendance, qui peut être consciente ou inconsciente, à toujours considérer le monde selon son propre point de vue, c'est-à-dire en prenant comme référence sa propre culture, son propre groupe social et en les privilégiant ou en les valorisant systématiquement, ou encore en les considérant même comme supérieurs aux autres. On va alors percevoir le monde comme étant simplement un miroir de soi, alors que ce n'est pas le cas ! Cela peut conduire à des préjugés voire au racisme. C'est donc un « outil » qu'on possède toutes et tous, mais qu'on doit éviter le plus possible d'utiliser car il est dangereux.
→ *Exercice avec le miroir* : un·e·x élève place un miroir entre sa bouche et son nez, de façon à ce qu'il·elle ne voie pas le sol. Il·Elle essaie ainsi de se déplacer dans l'espace.
→ *Exemple* : S'il y avait une réunion entre tous les êtres vivants et qu'on devait se mettre d'accord pour convenir de qui est

supérieur aux autres, les ours diraient peut-être que ce sont eux qui sont supérieurs aux autres car ils sont les plus puissants, tandis que les humains diraient sûrement : « Nous sommes supérieurs car nous sommes les plus intelligents. » Les fourmis ne seraient alors pas d'accord et diraient peut-être : « Les fourmis sont supérieures car elles sont les plus fortes, nous pouvons porter jusqu'à 1'000 fois notre poids. » En réalité, tout le monde aurait tort, car chacun regarderait la situation de son propre point de vue en se valorisant au détriment des autres.

4. Décentrement : C'est en quelque sorte le contraire de l'ethnocentrisme. Dans l'étude d'une religion ou d'une culture (au sens large), il est très important de prendre conscience qu'on regarde à partir d'un point de vue particulier – le nôtre. On ne peut effectivement pas devenir une fourmi pour comprendre les fourmis. Cependant, tout en ayant conscience de cela, on peut essayer de se mettre à la place d'une fourmi pour essayer de comprendre comment elle vit et pour rester ouvert·e·x aux choses qu'on ne connaît pas. Le décentrement, comme son nom l'indique, consiste à ne pas se placer au centre, à faire un effort de compréhension pour accepter qu'il existe des façons différentes de voir le monde. Ainsi, cela nous permet de partager et d'échanger sans vouloir imposer ses vues à l'autre.

5. Observation participante (À DONNER PENDANT LA VISITE) : On a remarqué que, pour observer les pratiques d'autres êtres humains, on comprend parfois plus de choses en participant aux mêmes activités qu'eux. Aussi, ça permet aux gens qui vous reçoivent de mieux vous expliquer ce qu'ils vivent si l'espace d'un moment vous faites la même chose. Ce concept d'« observation participante » est né dans une discipline qu'on appelle l'anthropologie : c'est une science qui étudie les êtres humains, ce qu'ils font, comment ils le font, et pourquoi. Ainsi, on parle d'observation participante non seulement lorsqu'un·e·x anthropologue part plusieurs mois, voire plusieurs années, dans un pays très lointain étudier une population très différente de la sienne, mais aussi lorsqu'on rend visite à des gens qui n'ont pas forcément les mêmes conceptions que nous,

comme au centre Ming Shan par exemple. On pratique l'observation participante pour essayer de comprendre d'autres visions du monde.

6. Carte vierge, à compléter selon les besoins.

Au centre Ming Shan, les élèves auront l'occasion d'utiliser tous ces outils et de les appliquer pour tenter de comprendre le système de pensée taoïste tel que pratiqué dans ce centre.

Esprit critique



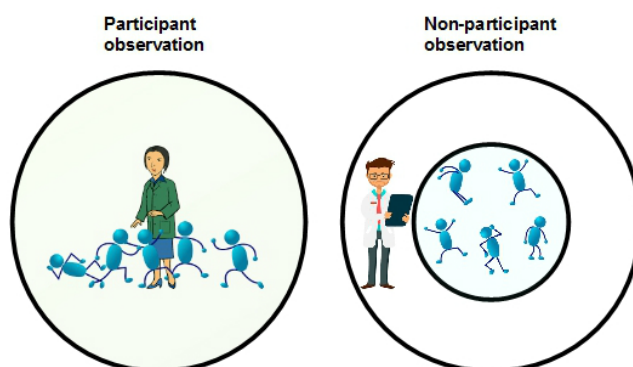
Non-jugement



Ethnocentrisme



Observation participante



Décentrement



TRANSFÉRER LES CONNAISSANCES

LA CHINE VUE PAR L'EUROPE (SEC. I)

3

CORRECTIONS DE LA FICHE DE TRAVAIL 7A (SEC. I)

L'enseignant·e·x organise une correction en plénum de la fiche de travail et peut donner des informations complémentaires sur les différentes sources, si le temps le permet. Voici quelques éléments qu'il pourrait être intéressant d'aborder :

L'Occident a cultivé pendant longtemps un intérêt particulier pour ce qui lui semblait exotique, étrange et mystérieux. On parle par exemple d' « Orient mystique ». La Chine paraissait très lointaine et quasiment inaccessible. Avant le XVI^{ème} siècle, rares sont les témoignages occidentaux sur la Chine et ses environs. L'explorateur Marco Polo et le frère franciscain flamand Guillaume de Rubrouck font partie des rares personnes à s'en être approchées dès le XIII^{ème} siècle.

Les contacts se font plus nombreux à partir du XVI^{ème} siècle. Depuis les grandes découvertes et la conquête de nouvelles voies maritimes, un commerce à l'échelle du monde se met progressivement en place et permet aux grandes puissances européennes d'importer sur le continent des produits luxueux venus de l'Orient, comme de la porcelaine de Chine, du thé et surtout des épices (cannelle, poivre, etc.). Dès 1600, des sociétés commerciales spécialisées dans ces importations se sont constituées : les « Compagnies des Indes ».

Parallèlement à ces échanges commerciaux, des missionnaires jésuites (comme Matteo Ricci) qui désirent répandre le christianisme sont envoyé·e·x·s dans différentes régions du monde, y compris en Chine, où ils parviennent à s'établir et à s'introduire dans la cour impériale. L'empereur les considérait comme des savant·e·x·s qu'il était bon d'avoir à sa cour, et les jésuites comptaient sur leur présumée supériorité scientifique pour convertir les élites chinoises au christianisme. Des rapports précis et détaillés des régions à convertir ont été envoyés par les missionnaires en Europe. Ces rapports servent à justifier les expéditions auprès des Européen·ne·x·s qui les financent. Ils ne sont jamais neutres, car les missionnaires

doivent rendre des comptes et montrer que leur expédition est utile. Ces lettres sont devenues publiques au fil du temps et ont révélé une réelle fascination des Européen·ne·x·s pour la Chine et l'Empire du Milieu.

L'extrait de John Bell ou la toile d'indienne aux chinoiseries sont également des exemples frappants de cette fascination pour l'Orient. Ces interprétations occidentales de l'Orient sont largement fantasmées et peu fiables.

Ce qui ressort de ces sources, c'est qu'on accorde moins d'importance à essayer de comprendre les pratiques et savoirs d'autrui qu'à les rendre désirables et rentables pour une autre culture dans laquelle on essaie de l'amener. Au final, les Européen·ne·x·s ne sont pas vraiment intéressé·e·x·s à comprendre les cultures et les systèmes qu'ils et elles rencontrent en Chine, mais plus à ce que cela peut leur rapporter et à comment convertir les Chinois·e·x·s au christianisme. Au XVIII^{ème} siècle, des voix commencent à se faire plus critiques sur la Chine, son gouvernement (Montesquieu), ses religions (en particulier sur le taoïsme, perçu comme un amas de superstitions populaires, par opposition à la « Religion des Lettrés » qui est le confucianisme). Les discours des Lumières sur la Chine et ses religions sont empreints d'idéologies et souvent instrumentalisés, tantôt dans un but apologétique, tantôt pour attaquer le système social et politique de l'Occident. Dans l'extrait de Voltaire, l'auteur critique la tendance ethnocentriste des Européens, qui comprennent le monde à travers leurs propres références culturelles et apposent leurs jugements de valeur sur tout. La compréhension de la culture chinoise en Europe reste encore de nos jours limitée et empreinte de stéréotypes. C'est pour cette raison qu'on ne pratique par exemple pas le même taoïsme en Suisse/en Occident et en Chine.

CONCLUSION

Pour conclure, l'enseignant·e·x peut encourager les élèves à se remémorer les différentes étapes de cette séquence sur les arts taoïstes et à conscientiser les connaissances acquises.

- Avant la visite, les élèves ont contextualisé la Chine, ses traditions religieuses et la figure de Lao Tseu (éventuellement le texte du *Daode Jing*). Ils·Elles ont émis des hypothèses sur l'arrivée des idées taoïstes en Europe et mobilisé plusieurs outils issus des sciences humaines et sociales : décentrement, esprit critique, non-jugement...
- Au centre Ming Shan, les élèves se sont familiarisé·e·x·s avec certains arts taoïstes (feng shui, médecine chinoise, qi gong) et ont étudié quelques principes clés de ces pratiques, en particulier les cinq éléments et l'idée de complémentarité/correspondance entre ceux-ci. Les élèves ont également découvert un nouvel outil, l'observation participante, et l'ont mis en pratique.
- Finalement, afin de mieux comprendre comment les traditions taoïstes ont pu se diffuser sous nos latitudes, les élèves ont étudié en classe plusieurs sources de différentes époques qui éclairent la perception de la Chine en Europe et montrent comment certains stéréotypes (notamment la vision exotique de cette région du monde) se sont construits. Dans les représentations qui résultent de ces constructions, la Chine n'intéresse pas tant pour ce qu'elle est, que pour ce qu'elle n'est pas : en tant qu'incarnation d'un étranger lointain et insondable, elle autorise à toutes les rêveries, tous les fantasmes.

Aujourd'hui, le taoïsme désigne un ensemble de textes, d'auteur·ice·x·s, de croyances et de pratiques à travers plus de 2500 ans d'histoire. Il est donc délicat d'en dépeindre une doctrine totalement unifiée, puisqu'elle s'est largement répandue au Japon, en Corée, en Thaïlande, au Vietnam, etc. et s'est mélangée avec d'autres pratiques et croyances – comme le bouddhisme, le shinto, ou d'autres courants religieux ou spirituels. C'est justement cette diversité des pratiques et des courants qui est intéressante à étudier.

FOCUS : L'EXOTISME

Le terme « exotique » vient du mot grec *exōtikos*, *exō* signifiant « à l'extérieur, hors de ». Il renvoie donc à quelque chose d'étranger, de lointain, de différent de nous (d'un point de vue européen et ethnocentré). Si l'adjectif apparaît en français dès le XVI^{ème} siècle, ce n'est qu'au XIX^{ème} siècle que le nom qui en découle, « exotisme », est formé.

Comme le rappelle Noémie Étienne, « L'exotique est le produit de représentations, de marchandisations, et de traductions qui assignent une place aux choses et aux gens dans un contexte historique, géographique et politique donné. Dans le cadre de ces médiations, la perspective posée est largement influencée par l'identité culturelle, la provenance géographique, le genre, ou encore le statut social du sujet regardant.¹ » Il est ainsi toujours important de resituer le phénomène d'exotisation. L'exotique, c'est en effet un « ailleurs » qui s'oppose à l'« ici », un « Autre » qui contraste avec le « Nous ». Il est donc par définition subjectif. De manière intéressante, si l'exotique permet la construction d'une altérité, il vient parallèlement renforcer et redéfinir la représentation d'un « soi ».

Entre attraction et répulsion, l'exotique a toujours fasciné. Il a ainsi souvent été repris, imité, voire caricaturé, par l'Occident, comme le prouve cet engouement pour les « chinoïseries » produites en Europe aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Il est aujourd'hui à comprendre avec un regard critique, à la lumière des études postcoloniales.

¹ ÉTIENNE, Noémie *et al.* (2020) : *Une Suisse exotique ? Regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières*, catalogue publié à l'occasion de l'exposition « Exotic ? – Regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières » au Palais de Rumine, Lausanne, du 24 septembre 2020 au 28 février 2021, Bienne : Diaphanes, p. 7.

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES SUR LES SOURCES PROPOSÉES

Source 1 : Guillaume de Rubrouck

« Marco Polo n'a pas été le premier à écrire sur la Chine et les Chinois dans une langue européenne. Ce mérite revient plutôt au frère franciscain Guillaume de Rubrouck, envoyé en 1253 par le roi de France Louis IX (saint Louis) à la capitale mongole Karakorum, au nord-ouest de la frontière avec la Chine, pour gagner le khan Mongke à la cause chrétienne contre l'islam. Guillaume de Rubrouck ne se rendit pas en Chine même, mais lors de son séjour à Karakorum il nota tout ce que lui dirent les Chinois qui résidaient dans cette ville.² »

Source 2 : Marco Polo (fiche de travail 7A)

« [...] il n'est pas même sûr que Marco Polo soit vraiment allé en Chine. Est-ce qu'il parle de la Chine ou de quelque autre endroit ? Deux facteurs rendent la réponse difficile. D'abord, on a moins de renseignements sur la vie et l'éducation de Marco Polo que sur pratiquement n'importe quel autre auteur célèbre. Ensuite, nous ne possédons pas l'original de son livre, même si plus de quatre-vingts versions ont survécu au Moyen Âge dans nombre de bibliothèques et de collections, et il se pourrait qu'on en découvre d'autres. Il s'agit de copies d'un original perdu, de versions modifiées de ces copies, ou encore de traductions ou de versions abrégées. Nous ne savons même pas avec certitude dans quelle langue fut rédigée la première version. C'était probablement dans un dialecte vénitien ou lombard, traduit par la suite en français italianisé, puis en latin. [...] Et puisque l'original a été perdu, il nous faut accepter ce qui nous est dit dans le prologue le plus ancien qui nous reste, dans lequel un certain Rusticello de Pise affirme que l'ouvrage lui a été dicté par Marco Polo alors qu'ils étaient tous les deux en prison à Gênes en 1298. Cela serait plausible puisque Pise et la Venise natale de Marco Polo étaient en guerre contre Gênes à la fin du XIII^{ème} siècle et que les hommes faits prisonniers par Gênes étaient souvent gardés dans cette ville pendant un certain temps, en attendant le paiement d'une rançon ou l'arrangement par voie diplomatique d'un échange de prisonniers. Une vingtaine d'années auparavant, il y avait à Pise un célèbre conteur de légendes arthuriennes du nom de Rusticello

2 SPENCE, Johnathan D. (2000) : *La Chine imaginaire. Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, chap. 1, p. 17, §2.

et, puisque le livre de Marco Polo tient beaucoup d'un roman d'aventure de l'époque, il est possible que l'auteur de ces légendes arthuriennes et celui du Livre des merveilles soient la même personne.³ »

Source 3 : Matteo Ricci (fiche de travail 7B)

« [...] Le jésuite Matteo Ricci et son compagnon implantèrent la première mission catholique fondée en Chine depuis celle des franciscains un peu plus de deux cents ans auparavant et ils commencèrent petit à petit à convertir un certain nombre de Chinois, des hommes tout autant que des femmes. La description que fit Matteo Ricci de son travail en Chine allait ouvrir à ses lecteurs européens de nouvelles perspectives sur les réalités de la société chinoise, teintées il est vrai d'une certaine nostalgie et d'un peu d'exagération. Matteo Ricci naquit en 1552 à Macerata, en Italie, et il fit ses études au collège jésuite de Rome qui, à l'époque, était probablement la meilleure école de sciences et de mathématiques en Europe. [...] Matteo Ricci entra dans la Société de Jésus et fut envoyé à Goa, sur la côte occidentale de l'Inde, où s'était nichée une enclave catholique près du comptoir que les Portugais venaient d'y créer. En 1582, il fut transféré à Macao, à l'extrémité de la Chine méridionale et, après y avoir suivi un cours intensif de chinois, il entra en Chine en 1583 et fonda une petite communauté près de Canton.

Matteo Ricci passa le reste de sa vie en Chine, d'abord dans le Sud, puis à Nankin sur le Yangzi, et finalement à Pékin, où il mourut en 1610. Aucun Occidental n'était jamais parvenu à accumuler ne serait-ce qu'une fraction des connaissances qu'il possédait sur la Chine, sa culture, sa langue et sa société.⁴ »

Quand les missionnaires jésuites arrivèrent en Chine au XVI^{ème} siècle, ils firent une séparation nette entre le confucianisme et le taoïsme. Ils considéraient le confucianisme comme étant plus en adéquation avec le christianisme, et donc moins dérangent. Dans le cas du taoïsme, ils constituèrent une distinction entre le taoïsme comme philosophie (sans religion) qui serait pensé par les élites intellectuelles, et le taoïsme pratiqué par le peuple qui, lui, ne serait qu'idolâtrie et superstition. Ils transmièrent ainsi à l'Europe une vision très biaisée des religions chinoises.

3 *Ibid.*, §5-7.

4 *Ibid.*, chap. 2, §26-28.

Source 4 : John Bell

John Bell (1691-1780) était un médecin et explorateur écossais. Il fit partie de l'escorte de l'ambassadeur russe Izmailov en Chine.

« En 1714, le jeune Bell, tout fougueux et plein d'ardeur, partit tenter sa chance en Russie, à la cour du tsar Pierre, après qu'il eut reçu son diplôme de médecine de l'université d'Édimbourg. On lui avait demandé d'accompagner une ambassade russe dans un long voyage en Perse. À son retour, quand il apprit qu'Izmailov était sur le point de partir pour Pékin, il demanda, encore une fois, à être du voyage et il obtint un poste de médecin auxiliaire. Les écrits de John Bell marquèrent un changement décisif dans la façon dont les Occidentaux observaient la Chine, c'est-à-dire l'abandon du point de vue catholique traditionnel, qu'il ait été explicite ou implicite. C'en était fait de la fascination qu'on avait tant pour le sens profond des croyances religieuses chinoises que pour le poids relatif des différents organes gouvernementaux. Tout cela faisait place à une vision moins officielle, plus pénétrante et plus humaine, quelque peu sceptique également, une vision qui s'harmonisait mieux avec les nouvelles attitudes du siècle des Lumières.⁵ »

Source 5 : Montesquieu (fiche de travail 7C)

Au XVIII^{ème} siècle, un grand nombre d'auteurs et philosophes français écritent sur la Chine, tantôt pour en faire un modèle idéalisé qui devrait inspirer la France des Lumières, tantôt pour en dresser un portrait critique à ne surtout pas imiter.

Montesquieu appartient à cette seconde catégorie. S'il ne connaît la Chine qu'à travers les écrits des missionnaires jésuites, qui ont connu une grande diffusion en Europe, il se montre cependant sceptique sur la fiabilité des informations transmises par ces sources, qu'il complète et nuance en les comparant avec d'autres références. Dans cet extrait, Montesquieu se réfère notamment aux « lettres de M. de Mairan et du père Parennin », qui ont décrit les persécutions dont étaient victimes les missionnaires chrétiens et les chinois convertis en Chine, ou encore au « grand homme mylord Anson » - un amiral britannique dont le voyage autour du monde a eu « un très grand retentissement au milieu du XVIII^{ème} siècle. Dans son ouvrage *Voyage autour du monde de l'amiral Anson*, celui-ci met le doigt sur un certain nombre de pratiques malhonnêtes chez les

⁵ *Ibid.*, chap. 3, §10.

Chinois : l'avidité, la fourberie des commerçants, la bureaucratie et la corruption des hommes du gouvernement.⁶ »

Vivement opposé à l'absolutisme, Montesquieu critique le gouvernement chinois centralisé, qu'il qualifie de despotique. À cause de lui, le peuple est soumis aux famines et finira par se rebeller et renverser l'État tyrannique. C'est donc une vision particulièrement négative, qui répond à ses propres préoccupations politiques de lutte contre l'Ancien Régime et au contexte de l'époque, que présente Montesquieu dans son ouvrage *De l'esprit des lois*, publié pour la première fois en 1748, bien avant la Révolution.

Source 6 : Indienne (fiche de travail 7D)

Les indiennes font partie des objets importés d'Asie dont la diffusion en Europe au XVII^{ème} siècle favorisa la naissance d'une mode pour l'Ailleurs. Bien qu'appréciés pour leur caractère « exotique », les motifs des tissus indiens vont très vite s'hybrider pour intégrer des éléments de décor typiquement européen. C'est là tout le paradoxe de la notion d'« exotisme », qui implique autant une fascination pour des objets étrangers que leur adaptation à un imaginaire construit. Les chinoiseries offrent ainsi une interprétation européenne de scènes extrême-orientales largement fantasmées.

« Depuis la fin du XVII^{ème} siècle, les bateaux des Compagnies des Indes orientales importent en Europe de nombreux objets d'Extrême-Orient : cabinets de laque, porcelaines en bleu et blanc, papiers peints entrent dans les intérieurs et propagent le goût des décors chinois. Dès lors, paysages à pagodes et pavillons de thé, personnages vêtus de longues robes ou coiffés de nattes et de chapeaux pointus s'adaptent avec bonheur aux motifs rocaille et prennent place sur les textiles. Ces éléments d'une Chine de rêve, fantaisiste et légère, décorent d'abord les soieries, puis les toiles de coton, particulièrement à partir des années 1760. [...] Jean-Baptiste Pillement publie, entre 1760 et 1770, en Angleterre et en France, des recueils de chinoiseries gravés, destinés entre autres aux manufactures de soieries et de toiles imprimées. Les manufacturiers anglais s'en inspirent et produisent de nombreuses toiles monochromes, à la plaque de cuivre.⁷ »

⁶ TANG, Guo (2019) : « Étude comparée des sources de Voltaire et Montesquieu dans leurs imaginaires de la Chine » in : *Littératures [En ligne]*, vol. 81, §23.

⁷ Jacqueline Jacqué in : BIERI THOMSON, Helen (dir.), *Indiennes. Un tissu révolutionne le monde !*, catalogue d'exposition, Château de Prangins, Lausanne : Musée national suisse / Bibliothèque des Arts, 2018, p. 90.

Source 7 : l'Encyclopédie (fiche de travail 7E)

« Lao-Kiun », « Lanthu », « Lançu », « Lanzu », « Li-Laokium », « Li-Lao-Kiun », « Lao tan » et « Roosi » : on repère dans l'Encyclopédie pas moins de huit noms différents pour un seul référent chinois, le sage légendaire dont le nom est aujourd'hui orthographié « Lao tsé » ou « Laozi ». Cette inflation des orthographes, qui ajoute de la confusion à une connaissance encore partielle et partiale, est révélatrice de l'état dans lequel se trouvent, au milieu du XVIII^{ème} siècle, les savoirs européens sur le taoïsme. [...]

Par-delà ce constat de confusion, il y a des éléments récurrents dans ces divers articles sur le taoïsme. On peut les résumer en quatre points :

1. Le récit de la vie de Laozi, « philosophe » et fondateur de la « secte » taoïste, dans lequel la légende de sa naissance après une grossesse d'une longueur extraordinaire occupe une place démesurée.
2. L'enseignement de Laozi, résumé en quelques « doctrines » principales, et comparé à celui d'Épicure : l'idée que l'homme vit pour le bonheur, et que le bonheur consiste en la quiétude personnelle et solitaire dans le monde ici-bas ; la possibilité de prolonger la vie terrestre par des moyens alchimiques ; le polythéisme.
3. L'histoire de la « secte » taoïste, formée par les adeptes de Laozi et devenue idolâtre au fil des siècles, entraînant ainsi une dégénérescence de l'enseignement de l'ancien philosophe ; l'influence qu'elle a exercée dans le passé et qu'elle exerce à présent en Chine sur les monarques et les puissants comme sur le petit peuple, victimes soit de leur superstition, soit de leur désir d'immortalité.
4. Les descriptions proto-ethnographiques et souvent pittoresques des rites taoïstes.

Un second constat s'impose ici : au regard des acquis de la sinologie moderne, cette présentation est incontestablement insatisfaisante, superficielle et pétrie de préjugés, « embrouillée et condescendante » (Roberts, 1997, p. 95). À n'en pas douter, ces préjugés peuvent être mis sur le compte des observateurs européens. Il s'agit, pour la plupart, de jésuites. En effet, une présence ininterrompue à l'intérieur de la Chine depuis la fin du XVI^{ème} siècle et leur connaissance de la langue chinoise font que ces missionnaires ont longtemps été des pourvoyeurs quasi exclusifs

de connaissances de la Chine en Europe. Les enquêtes qu'ils mènent sur les systèmes de croyances locaux sont inévitablement orientées vers l'objectif de l'évangélisation : connaître avec justesse, pour pouvoir prendre position en conséquence. Le confucianisme classique est ainsi considéré comme fondé sur une connaissance primitive du vrai Dieu, donc compatible avec le christianisme, tandis que le taoïsme et le bouddhisme sont classés « idolâtriques », qui sont deux adversaires à combattre. [...]

Mais le contexte socioculturel où sont forgés ces préjugés n'est pas uniquement missionnaire ou européen. L'image du taoïsme dans l'Encyclopédie est aussi, dans une large mesure, infléchie par l'attitude des lettrés chinois vis-à-vis du taoïsme à l'époque de l'arrivée des missionnaires à la fin du XVI^{ème} siècle. [...]

Notons enfin que durant tout le XVIII^{ème} siècle, le taoïsme n'est pas désigné par un terme stable en français. Les sources missionnaires l'appellent « la secte des idolâtres » ou « secte de Tau seë », par opposition à la « secte des lettrés » (c'est-à-dire le confucianisme) et à la « secte de Foe » (le bouddhisme). [...] Le mot « taoïsme » n'entre dans le Dictionnaire de l'Académie française qu'en 1932, à sa huitième édition.⁸ »

Source 8 : Voltaire

Contemporain de Montesquieu et bien qu'ayant lu les mêmes sources jésuites que lui, Voltaire adopte à l'égard de la Chine une attitude plus favorable que son aîné. Voltaire est en particulier marqué par les descriptions des élites chinoises et des philosophes confucéens, pratiquant la « Religion des Lettrés ». Étant lui-même critique sur le christianisme, ses institutions et ses fanatiques, il évalue positivement la résistance de la Chine face aux missionnaires et déplore l'ethnocentrisme et les préjugés des Européens face à cette grande civilisation asiatique. Comme l'écrit Guo Tang dans son article, « En défendant la belle image de la Chine, Voltaire construit en contrepartie une critique aiguisée de la société française à travers ce saisissant portrait oriental. » Plus loin, elle ajoute : « Affirmant que la sphère politique ne doit plus conserver les privilèges au clergé et à la noblesse, il [Voltaire] rapporte de sa fréquentation des documents sur la Chine le goût de la considération des lettrés, du centralisme d'Etat, du large appel à l'exercice de la philosophie.⁹ »

8 WU, Huiyi, « Le taoïsme dans l'Encyclopédie », dossier transversal [en ligne], ENCCRE, 10 juillet 2021.

9 TANG, art. cit., §30 et 38.